

## AMOUR ET RÉVOLTE

La peur est partout, elle inonde les écrans. Tous les jours, à toute heure, partout. Baptiste est comme tout le monde, il crève de trouille, tout le temps. Il a peur de ce qu'il voit, de ce qu'il bouffe, de l'air qu'il respire. Il entend que le monde court à sa perte. Baptiste a peur, trop peur pour tomber amoureux. Trop peur pour chercher à être heureux. Et puis le bonheur, dans un monde qui va si mal, lui semble presque indécent. Le soir, Baptiste ferme sa porte à clé. Il se méfie de tout. Même de son corps.

A l'autre bout du monde Fatou a peur, elle aussi. Parfois, elle a tellement peur qu'elle a l'impression d'être déjà morte. Derrière elle, les détonations, les cris, le sang. Et des millions de fantômes surnommés « migrants ». Anonymes terrorisés par la mer. Un océan-cimetière. Mais dans son cœur, Fatou n'a pas que de la peur, elle a parfois de la colère. La peur, ça paralyse. La colère, par contre... Avec quelques autres, elle saute dans une toute petite embarcation et un autre cauchemar commence.

Au même moment, Baptiste sort de chez lui. Chacun de ses pas est une torture. Il ne veut pas, il ne veut plus. Il a l'impression qu'on lui vole sa vie, qu'on lui vole ses cris. Et si le monde va si mal, pourquoi est-ce qu'on n'a pas déjà tout changé? Et pourquoi répéter sans cesse qu'on va crever ? La peur paralyse. La colère, elle.... Il arrive au travail, un autre cauchemar commence...

L'embarcation de Fatou tangue. Une vague plus forte que les autres renverse la barque. Fatou a peur et, tout le monde le sait, la peur paralyse... Mais dans son cœur voilà déjà la colère qui refait surface. Car si la peur paralyse... Elle est en colère Fatou. En colère contre le monde, en colère contre la vie. Alors elle pense fort, très fort à sauver ces inconnus et, comme au Théâtre, ce qu'elle pense dans sa tête, se voit dans ses yeux, puis dans son corps... Et Fatou pense tellement fort à nager que bientôt elle ne pense plus, elle nage. Elle retourne la barque et y remet, un à un, tous ses compagnons d'infortune. Tirant l'embarcation d'une main, elle transperce les flots, rien ne l'arrête. Et bientôt, la terre ...

Baptiste n'en peut plus ~~des ordres~~ de l'arrogance de son patron. Avant, il se taisait car la peur paralyse, mais là, dans son petit cœur, c'est la colère qui pointe le bout de son nez. Il se lève, crache et sort.

Au bout de la rue, des cris. Il court. Devant lui, des femmes, des hommes, des pancartes, des slogans. "*Vous nous mettez hors d'état de vivre*". "*Si la planète était une banque, on l'aurait déjà sauvée*". En face, des créatures, des armures. Plus rien d'humain. Ils chargent. La colère se déploie dans le cœur de Baptiste, elle grandit, grandit... Il s'élançait. Et, comme en Théâtre, ce qu'il pense dans sa tête, se voit dans ses yeux puis dans son corps. Il se tient droit, le visage déterminé de celui qui sait où il va, car il sait où il va : il va transpercer les lignes des hommes en armure. Rien ne l'arrêtera plus.

Le mur en armes est traversé. Il entre dans les bureaux, les entreprises, les écoles, les casernes. Ceux qui le croisent décident de le suivre, abandonnant leurs machines, leurs dossiers, leur cahiers, leurs fusils... Derrière Baptiste, un raz-de-marée humain.

Arrivée à terre, Fatou aussi s'est mise à courir. Les passagers de la petite embarcation lui emboitent le pas. Elle ne s'arrête plus. Elle traverse les camps de réfugiés, les centres fermés, les centres d'accueil entraînant derrière elle de plus en plus de gens. Derrière Fatou un raz-de-marée humain.

A l'horizon, Baptiste voit Fatou. Et Fatou voit Baptiste. Ils courent l'un vers l'autre de plus en plus vite. Derrière eux, les colonnes humaines.

La collision est inévitable. Humaine collision. Arc-en-ciel de corps qui s'enlacent, qui s'aiment, qui se parlent.

Sans papier, sans argent, sans maison, sans futur, ils ont décidé que la peur, dorénavant, ils vivraient sans.

*Libertalia - Texte collectif*